

Traduction du texte pour

DIEGO GIL

El sentir de las superficies



Desire, Get a Room!

1^{re} partie de *El sentir de las superficies* de Diego Gil

Tu te souviens, la semaine dernière, quand tu m'as dit que tu voulais écrire devant l'écran en ayant le sentiment de faire un pas vers la rue ?

Oui, je m'en souviens, mais tu as pris mes paroles au pied de la lettre. Je voulais juste atteindre une poche de désir dans la paume de mes mains.

Ce jour-là, tu as fait défiler plein d'index jusqu'à ce que tu trouves cette chanson sur Spotify qui avait un quelque chose de pop.

Ah, oui... C'est vrai... Ton message est arrivé sur mon cellulaire et a arrêté la musique, mais en réalité, ce n'était pas vraiment une interruption, car je l'attendais.

Je le sais bien. Cet après-midi-là, j'ai tendu le bras pour débrancher la rallonge et je t'ai vu là, avec tes jambes qui pendaient sur le bord du divan.

Je me souviens de cet après-midi-là parce que le livre que j'avais avec moi était lourd.

Aha. Une feuille est tombée sur le tapis. J'ai remarqué qu'elle était rugueuse, marquée, sèche, comme des lèvres sous le soleil.

Cette nuit-là, tu t'es réveillé pour fermer la fenêtre et l'éclair a frappé avant même que l'on puisse sentir l'électricité dans l'air.

Je me souviens qu'à cette époque, les mères ne jouaient pas un rôle actif dans nos conversations, bien qu'elles continuaient d'apparaître sous forme de renforcements.

Le lendemain matin de l'éclair, nous continuons notre conversation en vue de ses nombreux angles, pour finalement nous retrouver assis, du point de vue de la maison.

Quelques jours plus tard, je me suis laissé happer par une idée qui, à chaque fois, s'obstinait à m'échapper.

Oui, tu m'as envoyé un message pour me dire que tu craignais que les plantes et les bactéries protègent la Terre à travers l'acte de la dévorer.

Mon commentaire t'a alarmé. Tu as donc laissé ton corps à la maison et on s'est retrouvé dehors, au parc, pour parler du sujet.

Hum... Ton histoire a duré plus de vingt-quatre heures. Et même si je n'ai pas pu la voir, je sentais que tu étais là, bien après que nous ayons cessé de nous voir pour de bon.

Même si elle n'a remporté ni bourse ni prix, ton installation artistique est devenue pour moi une sorte de patch mental pour les moments de tourmente.

Oui, c'est ce que tu m'as dit... Mais en réalité, c'est ta coordination sensorimotrice, acquise en jouant aux jeux vidéo, qui a mis en lumière ce moment de réflexion philosophique hardcore que j'ai traversé.

Mañana, tarde y noche, nous avons pris le pouls du reflux circulatoire.

Du jour au lendemain, mon corps s'est effondré, ou plutôt, s'est déconnecté. Ça s'est produit d'un coup, comme si quelqu'un avait éteint un téléviseur.

Tu as donc pris ta moto et, dans le rétroviseur, tu as aperçu un paquet de médicaments que tu avais apporté chez moi.

Nous avons eu la chance de nous retrouver ensemble dans la même pièce une dernière fois.

Lorsque l'été suivant s'est abattu sur la ville, il n'y a eu ni bruit, ni parole, ni même la moindre pensée, et ce n'était pas à cause de la vague de chaleur, mais parce que tu es décédé rapidement.

Un, deux, plusieurs nuages découpés dans un fond bleu lisse et simple.

Oui, oui, ne t'inquiète pas ; de toute façon, c'est à peu près à ce moment-là que nous nous sommes rendus compte non seulement que nous n'étions plus ensemble, mais aussi que nous étions totalement et complètement hors de cette planète.

Peu de temps après, quelque chose de spontané s'est enclenché et cela s'est terminé en mousse et en minéraux.

Quelques semaines après le début de l'automne, à mi-chemin dans la coupe du bois à la hache, l'idée de retourner à l'endroit où j'avais pris la dernière photo de toi m'a presque coupé le souffle.

Tu as découvert par hasard — et cela t'a presque fait perdre la tête — que, malgré une dévastation aussi imparable, de nouvelles formes de vie continuent de te pousser vers des collaborations.

Entre-temps, à la manière des araignées, nous avons continué à agir, mais cette fois-ci sans que l'enchevêtrement matériel d'une toile ne soit visible nulle part.

Oui, c'est pour ça qu'à la fin, quand une étoile nous a parlé, on n'a pas trouvé ça bizarre de se sentir bien.

Non, même si nous n'étions plus là, il était impossible de rester silencieux ; il y avait tant à faire, mais c'était tout de même beau.

Desire, Get a Room!

Parte 1 de *El sentir de las superficies* de Diego Gil

Te acordás de la semana pasada, cuando me dijiste que querías escribir en frente de la pantalla con la sensación de dar un paso hacia la calle?

Sí, me acuerdo, pero tomaste mis palabras al pie de la letra. Solo quería alcanzar un bolsillo de deseo en la palma de mis manos.

Ese día escoreaste muchos dedos índices hasta que encontraste esa canción en Spotify que tenía un sabor pop.

Ah, ya... es verdad... tu mensaje entró al celular y paró la música, aunque en realidad no fue una interrupción, ya que lo esperaba.

Ya lo sé. Esa tarde, extendí el brazo para desenchufar el alargador y ahí te vi, con las piernas colgando del borde del sofá.

Puedo visualizar esa tarde porque el libro que llevaba conmigo era muy pesado.

Ajá. Se cayó una hoja sobre la alfombra. Noté que estaba áspera, marcada, seca, como labios bajo el sol.

Esa noche te despertaste para cerrar la ventana y el relámpago destelló antes de que la electricidad se pudiera sentir en el aire.

Recuerdo que en aquellos días las madres no eran un factor activo en nuestras conversaciones, aunque seguían apareciendo en forma de indentaciones.

La mañana después del relámpago, seguimos nuestra conversación desde uno de sus muchos ángulos, solo para encontrarnos al final, sentados desde la perspectiva de la casa.

Un par de días después, me enganchó una idea que, una y otra vez, insistía en escapárseme.

Sí, me mensajeaste que te preocupaba que las plantas y las bacterias protegieran la Tierra a través del acto mismo de devorarla.

Mi comentario te alarmó. Así que dejaste tu cuerpo en casa y nos encontramos afuera, en el parque, para charlar del tema.

Aunque no ganó ninguna beca ni ningún premio, tu instalación artística se convirtió para mí en una pegatina mental para los momentos de trastorno.

Sí, eso es lo que me dijiste... Pero, en verdad, fue tu coordinación sensoriomotora, de jugar a videojuegos, lo que iluminó el momento filosófico hardcore que atravesé.

Mañana, tarde y noche tomamos el pulso del exceso circulatorio de flujos.

De un día para otro, mi cuerpo colapsó, o mejor dicho, se desconectó. Fue algo repentino, como si alguien hubiera apagado un televisor.

Y ahí es que manejaste tu moto y, por el espejo retrovisor, viste un paquete con medicamentos que trajiste a mi casa.

Tuvimos la oportunidad de estar juntos en la misma habitación, una vez más.

Cuando el verano siguiente cayó el sobre la ciudad, no hubo ruidos, no hubo palabras, ni quedó nada que pensar, y no fue por la ola de calor, sino porque rápidamente, falleciste.

Una, dos, muchas nubes troqueladas sobre un fondo azul, liso y sencillo.

Sí, sí, no te preocupes; de todos modos, fue más o menos en ese momento cuando nos dimos cuenta no solo de que ya no estábamos juntas, sino de que estábamos total y completamente fuera de este planeta.

No mucho después de eso, se inició algo espontáneo. Resultó ser musgo y minerales.

Unas semanas empezado el otoño y a mitad de camino de partir la leña con el hacha, la idea de visitar el lugar donde te tomé la última foto me dejó casi sin respiración.

Bosques, incendios, un tornado fugaz, luces rosadas, senderos. Todos estos momentos circulares avanzando por las líneas de los cuadernos.

Te tropezaste con el hecho —y casi te volvió loco— de que, en medio de una devastación tan imparable, nuevas formas de vida seguían llamándote a colaborar.

Mientras tanto, como arañas, seguimos actuando, solo que esta vez, sin que se viera por ningún lado, el enredo material de una telaraña.

Sí, por eso, después del final, cuando una estrella nos habló, no fue extraño sentirnos bien.

No, aunque ya no estuviéramos allí, era imposible callarnos; había tanto por hacer y, sin embargo, era hermoso.

Desire, Get a Room!

First Part of *El sentir de las superficies* by Diego Gil

Remember last week when you told me you wished to write in front of the screen with the feeling that you were taking a step towards the street?

Yes, I remember, you took my words at face value. I just wanted to reach for a pocket of desire in the palm of my hands.

That day, you scrolled many index fingers down until you found that song on Spotify that tasted like something pop-like.

Aha... It's true... Your message entered the phone and stopped the music, though it was not really an interruption since it was expected.

I know. The same afternoon I reached my arm to unplug the extension from the socket and saw you there with your legs hanging on the side of the sofa.

I can picture that afternoon since the book I was holding was heavy.

Aha. A page fell on the carpet. I noticed it was rough, scarred, dry, like lips under the sun.

That night you woke up to close the window and the lightening flashed before electricity could be felt in the air.

I remember that, on those days, mothers were not an active factor in our conversations though they kept coming back in the form of indentations.

The morning after the lightening, we continue our conversation from one of its many angles, only to find ourselves at the end sitting, from the perspective of the house.

A couple of days later, I got hooked on an idea, that time after time insisted on escaping me.

Yes, you texted me that you worried about plants and bacteria protecting the earth by the very act of devouring it.

You were alarmed about my comment. So you left your body at home and we met outside, in the park, to talk about it.

Uhhmm... Your story lasted longer than twenty-four hours. And even if I didn't get to see it, I felt you were around, long after we stopped seeing each other for good.

Although it didn't get any scholarships or any prizes, your art installation became to me a mental sticker for moments of disarray.

Yes, that's what you told me... But actually, it was your sensory motor coordination from playing with video games that illuminated the hardcore philosophy moment I underwent.

Mañana, tarde y noche we took the pulse of the circulation overflow.

From one day to the next, my body collapsed or, more precisely, disconnected. It happened suddenly, as if someone turned off a television.

So, you drove your moto and through the rearview mirror you saw a package of medicines that you brought to my place.

We had the chance to be together in the same room one more time.

When the following summer fell upon the city, there was no noise, there were no words, no thoughts left, and not because of the heat wave but because you quickly passed away.

One, two, many clouds die-cut from a blue smooth plain background...

Yes, yes, don't worry; nevertheless, it was about that time that we realized that we were not only not with each other anymore but altogether and completely away from this planet.

Not long after that, something spontaneous was initiated and it came out to be moss and minerals.

Some weeks into the autumn and halfway through splitting the wood with the axe, the thought of visiting the place where I took the last picture of you left me almost out of breath.

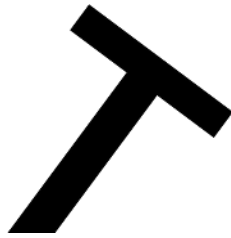
Forest, fires, short-lived tornado, pink lights, footpaths. All these circular moments being pressed forward by the lines of the notebooks.

You stumbled upon the fact – and almost lost your mind to it – that under such unstoppable devastation new forms of life still continue to poke you towards collaborations.

In the meantime, like spiders, we continued to act, only this time with the material entanglement of a web nowhere to be shown.

Yes, that's why, after the end, when a star spoke to us, it wasn't strange to feel good about it.

No, even if we were not there anymore, it was impossible to be silent, there was so much to do and yet it was beautiful.



Traduction du texte pour

PENG HSU

Des concombres, la mélancolie d'une
tortue et la romance d'une otaku



Des concombres, la mélancolie d'une tortue et la romance d'une otaku

Peng Hsu

« C'est donc vrai, s'est dit le chef du village. Il tombe des concombres du ciel. »

Parce que c'était exactement ce qui se passait.

Le chef du village a monté la garde pendant plusieurs jours. Puis il l'a vu : un concombre est tombé du ciel — de nulle part, sans le moindre avertissement. Puis un autre. Puis un autre. Puis encore un autre. Le chef des pompiers, lui aussi, était là. Il avait amené avec lui deux équipes de ses meilleurs hommes pour voir, mais personne n'a pu fournir d'explication. Trois chefs de police sont aussi venus. Ils ont tous regardé les concombres tomber du ciel. Puis ils sont tous repartis.

« C'est vrai », disaient les voisins. Ils racontaient que le chef du village était venu, que le chef des pompiers était venu, que deux équipes de pompiers étaient venues, et trois chefs de police en plus. Les concombres étaient tombés juste sous leurs yeux. Pas une seule personne n'avait pu expliquer pourquoi. Mais les autorités s'entendaient toutes sur un point : il fallait régler cette affaire. Des concombres avaient déjà assommé plusieurs élèves du secondaire, dont cinq inscrits au programme enrichi en mathématiques et en sciences. Il y avait aussi un élève du primaire qui, alors qu'il penchait la tête en arrière pour regarder les oiseaux, avait reçu un concombre, vif et tout entier, directement dans la bouche. Depuis, il n'avait plus dit un mot. Dans le carnet qu'il utilisait désormais pour communiquer, l'enfant avait écrit : « Qui ouvre la bouche, dès lors : désastre. » Les autorités locales avaient le cœur brisé. Les concombres, après tout, forcent les gens à mûrir trop tôt. L'élève du primaire choisissait maintenant ses mots avec une précocité troublante. Les autorités locales ont donc décidé d'aller signaler l'affaire au maire.

Mais maintenant, le chef du village dit qu'il n'a rien vu.

Le chef du village dit : « Je n'ai rien vu. »

Le chef des pompiers dit : « Mais ce jour-là... »

Le chef du village dit : « Chef, je n'ai rien vu. »

L'un des chefs de police dit : « Mais ce jour-là... »

Le chef du village dit : « Ce jour-là, quoi ? »

Un autre chef de police dit qu'en fait, il avait une migraine ce jour-là, et qu'il est presbyte, alors peut-être qu'il y avait quelque chose dans le ciel, ou peut-être qu'il n'y avait rien.

Et puis plus personne n'est sûr de rien. Même les deux meilleures équipes du chef des pompiers se mettent à tergiverser et à marmonner.

Les voisins disent que ça n'a aucun sens, parce que c'est vraiment arrivé. Le chef du village s'était tenu juste devant eux, avait serré la main des voisins un par un, et avait même dit : « Merci pour vos efforts, merci pour vos efforts. Nous allons nous en occuper. » Il l'avait dit, et les gens l'avaient entendu clairement, sans l'ombre d'un doute.

Si le chef du village a plus tard changé sa version des faits et affirmé qu'il n'était jamais tombé de concombres du ciel, c'est parce qu'il est venu frapper à la porte de ma famille.

Le chef du village a frappé. La porte s'est ouverte, et il a vu ma grand-mère. Il s'est figé. Il s'est figé sur place.

Ma grand-mère n'était pas belle. Quand elle a ouvert la porte, elle était même particulièrement désagréable. Trempée de sueur, haletante, elle avait mauvaise haleine. Mais ma grand-mère avait une certaine prestance. Pour étancher sa soif, elle a mordu à même le concombre qu'elle tenait. Le concombre venait d'être cueilli, battu par le vent et la pluie, encore couvert de bestioles. Elle ne l'a pas essuyé, n'en a rien chassé d'une chiquenaude. La façon dont ma grand-mère a croqué dans ce concombre aurait suffi à faire tomber une nation, alors le chef du village a dit : « Bonjour. »

Ma grand-mère a dit : « Hein ? »

À ce moment-là, mon oncle pleurait dans la salle de bain. Il pleurait depuis longtemps, à cause du désir et de la volonté de nourrir la vie, une bonté que personne ne parvenait vraiment à expliquer. Malgré tout, il restait extrêmement curieux, alors il a gémi comme un fantôme depuis la salle de bain : « Qui est là ? »

Cette voix m'a fait peur, même si c'était celle de mon propre oncle. Mais le chef du village, lui, n'a pas eu peur. Le chef du village a dit : « Bonjour tout le monde. Je suis le chef du village. » Puis il a passé la tête à l'intérieur. J'ai vu qu'il était chauve, avec une très grande bouche, le nez luisant de gras et des yeux qui semblaient venir d'être frappés par la foudre. Il regardait ma grand-mère avec ces yeux foudroyés. Ce regard m'a ébranlée.

J'ai lancé vers la salle de bain, à l'intention de mon oncle : « C'est le chef du village. »

Ma grand-mère a dit : « Hein ? Pourquoi ? »

Mon oncle a dit : « Qu'est-ce que le chef du village vient faire ici ? »

Le chef du village a hoché la tête — vers ma grand-mère, vers la salle de bain, puis vers moi. « Quelqu'un dit avoir vu des concombres tomber du ciel », a-t-il dit. (*J'ai observé longtemps. Ils tombaient de chez vous. Le saviez-vous ?*) Tout ce qui est entre parenthèses, le chef du village ne l'a pas dit. Ce qu'il a dit, c'est : « Vous l'avez vu ? Les concombres. »

Mon oncle a demandé : « Qu'est-ce qu'ils ont, les concombres ? »

Ma grand-mère a dit que non, elle n'avait rien vu. Elle a dit qu'elle était trop occupée tous les jours, qu'elle n'avait pas le temps de faire attention aux concombres.

Le chef du village a regardé ma grand-mère prendre une deuxième bouchée de concombre. Puis il a pris une décision. Cette décision lui a pris un peu de temps. La pomme d'Adam saillante de sa gorge maigre montait et descendait, et je regardais, fascinée, jusqu'à ce que le chef du village finisse par dire : « Ah. Moi non plus, je n'ai rien vu. »

Ma grand-mère a dit : « D'accord. » Puis elle s'est apprêtée à fermer la porte.

La tête du chef du village était encore à l'intérieur de la maison. Il a dit : « Qu'est-ce qui vous tient si occupée ? »

Ma grand-mère a dit : « La construction. »

Mon oncle a cru que le chef du village s'adressait à lui, alors il a dit : « J'étudie les tortues. »

J'ai cru que le chef du village s'adressait à moi. Et certaines choses sont plus faciles à dire à des inconnus, alors j'ai répondu : « J'attends de me marier. »

Mais de toute évidence, le chef du village ne s'adressait ni à mon oncle ni à moi. Parce qu'il a dit : « Je m'y connais en construction. Je peux vous aider. » Et puis, parce qu'il était le chef du village — et qu'il était destiné à être réélu encore et encore —, il a enchaîné : « Et vos tortues, comment vont-elles ? Quand est-ce que vous vous mariez ? Je viendrai au mariage et je vous apporterai un énorme cadeau. »

Ma grand-mère a répondu : « D'accord. » Et même s'il n'y avait pas de tortues pour le moment, et que je n'avais personne avec qui me marier, les salutations chaleureuses et terre à terre du chef du village ont gagné la confiance de mon oncle et la mienne, ainsi que nos votes pour le reste de nos vies.

À partir de ce jour-là, le chef du village est venu chez nous. Il venait tous les jours. Aux voisins, ainsi qu'aux directeurs de service et aux ministres qui n'arrêtaient pas d'appeler, il a nié catégoriquement avoir jamais vu le moindre concombre. Il a dit à ces responsables : « Rien n'est tombé du ciel ce jour-là. Quand les gens ordinaires racontent ce genre de choses, c'est qu'ils espèrent que l'argent leur tombe du ciel. » Le chef du village a dit : « Si des concombres tombent du ciel, ce que ça traduit vraiment, c'est l'anxiété financière de la population. Une seule chose : pas d'argent. »

Le maire a dit qu'il avait beaucoup appris du chef du village. Au bout du compte, le maire a pris deux décisions. Premièrement, apprendre davantage du terrain. Deuxièmement, considérer comme close l'affaire des concombres tombés du ciel.

Mais le maire n'est jamais venu voir par lui-même. Il ne savait donc pas que, vraiment, là où nous vivons, il tombe des concombres du ciel.

La plupart du temps, les concombres sont emportés par le vent et atterrissent à plusieurs kilomètres de chez nous. Mais parfois, ils fracassent nos fenêtres ou nos murs de bois,

nous font trébucher ou nous frappent en plein visage. Quand le chef du village a commencé à venir, il a failli y laisser sa peau. Mais à cause de son béguin ardent pour ma grand-mère, une sorte d'amour de deuxième, peut-être de troisième récolte, il s'est acheté un casque intégral. Et, par amour pour ce qu'elle aimait, il en a acheté un pour chacun de nous aussi.

Mais les attaques de concombres n'étaient pas le problème le plus urgent — d'ailleurs, nous avions maintenant des casques qui protégeaient aussi nos visages. Le problème le plus urgent, c'était que mon oncle pleurait encore dans la salle de bain. On aurait pu fermer les yeux là-dessus ; après tout, c'était notre oncle. Mais à cause de lui, aucun de nous ne pouvait chier. Ma grand-mère nous a dit d'aller dans la cour. J'ai dit : « On ne peut pas être aussi peu civilisés. » Mais ma grand-mère a dit que ce n'est pas l'endroit où l'on chie qui détermine la civilisation. Alors qu'est-ce qui détermine la civilisation ? J'avais mal. J'avais mal parce que je ne pouvais pas chier librement dans ma propre maison. J'avais mal parce que je devais me retenir. Et quand mon oncle a enfin fini par sortir, je n'avais plus envie. J'étais pleine de rancœur. Ce n'est jamais ma toilette à moi toute seule.

Il y a deux ou trois mois, mon oncle est parti en voyage d'entreprise à Ottawa, la capitale du Canada. C'était forcément un voyage d'entreprise extrêmement ennuyeux, baptisé « Circuit des neiges ». Le nom était juste, parce que le printemps venait tout juste de commencer au Canada, si bien que tout le voyage n'a été que neige. Mon oncle s'est assis sur la rive de la rivière des Outaouais, à contempler un pays si grand, si blanc, si propre, et il s'est profondément ennuyé, alors il s'est endormi la bouche ouverte. Quand il s'est réveillé — vers minuit —, il avait la bouche pleine de bave et de neige. La surface du mélange de bave et de neige avait gelé dur ; sous cette surface, il restait humide, obéissant aux lois physiques du monde des humains. Mon oncle a peiné à refermer la mâchoire — et c'est alors qu'il en a vu, en nombre incalculable : tout le long de la rive, des petites tortues rampaient pour retourner vers la rivière des Outaouais. Certaines, prenant la bouche de mon oncle pour un lac, grimpaient jusqu'à son visage en passant par ses jambes et ses bras.

Mon oncle est resté gelé sur place toute la nuit, complètement incapable de bouger. Mais il se sentait comme un dieu. La dernière fois que ses yeux s'étaient ouverts, c'était le soleil ; la fois suivante, c'était la lune. Il y avait de l'eau dans sa bouche. De petites tortues rampaient sur son visage, s'apprêtant à découvrir la vie de tortue qui les attendait. Et puis, selon mon oncle, une petite tortue est entrée dans sa bouche.

Et voilà.

Mon oncle est rentré à la maison avec ses bagages, la plus grande partie du corps gravement atteinte d'engelures, et dès qu'il a passé la porte, il nous a tout raconté, à ma grand-mère et à moi. Il se fichait de ses engelures. Il se fichait d'avoir été mis en congé pour une durée indéterminée à cause de ces engelures, « congé pour une durée indéterminée » n'étant qu'une formule polie. L'entreprise ne voyait aucun inconvénient à ce que mon oncle ne revienne jamais travailler. En fait, elle semblait espérer qu'il reste

indéfiniment en congé pour une durée indéterminée. Mon oncle n'était pas apprécié. Il avait disparu une nuit entière pendant le voyage d'entreprise et personne ne s'en était même aperçu, mais mon oncle s'en fichait. Il ne se souciait que des tortues.

Ma grand-mère a dit qu'elle n'était pas instruite et qu'elle ne savait pas quoi penser d'une chose pareille : une tortue dans le corps d'une personne, ce genre de chose. Je trouvais ma grand-mère d'une insincérité totale, ou, disons-le sans euphémisme, elle n'avait pas de cœur, parce qu'elle ne se souciait que de sa vocation : continuer d'ajouter illégalement étage par-dessus étage à notre maison de ville. Même si je ne suis bonne à rien, je reste la seule diplômée universitaire de notre lignée, alors j'ai proposé à mon oncle plusieurs théories.

Premièrement : impossible. S'il y avait vraiment une tortue vivante dans son corps et qu'il avait quand même passé la sécurité de l'aéroport, alors à quoi ça sert, bordel, les contrôles frontaliers canadiens ? Et si mon oncle avait passé la sécurité, alors de toute évidence, il n'y avait pas de tortue en lui.

Deuxièmement : même en supposant qu'il y ait vraiment eu une tortue en lui, ça ne serait pas différent d'avoir mangé une tortue. À l'heure qu'il est, la tortue serait déjà morte. Les gens mangent de tout. Ce n'est pas comme si tout ce qui entre dans l'estomac restait en vie. (À ce moment-là, ma grand-mère m'a dit que j'étais intelligente.)

Troisièmement : j'ai dit à mon oncle que c'était peut-être un rêve.

Et découlant de ce troisième point — ce qui révélait aussi l'ombre qui planait à la fois sur le premier et sur le deuxième —, mon oncle ! C'était un voyage d'entreprise raté ! Pas un seul guide, pas un seul de tes collègues sans cœur ne s'est aperçu qu'un des membres du groupe (et collègue) s'était endormi au bord de la rivière, et ils ont tout simplement laissé ce membre du groupe (et collègue) dormir dans la neige une nuit entière.

J'ai dit : « Mon oncle, tu aurais pu mourir ! »

En fait, ce n'est que le lendemain — après le déjeuner, une fois tout le monde monté dans l'autocar, une fois le décompte refait par le guide — qu'ils se sont rendu compte que mon oncle manquait à l'appel. Plus tard, l'agence de voyages l'a dédommagé de cinq mille nouveaux dollars taïwanais, soit l'équivalent de 215 dollars canadiens. Je pensais que mon oncle menacerait d'intenter une poursuite pour forcer l'agence à lui offrir davantage, mais non. Il a accepté que le destin ait profité de l'occasion pour placer une tortue dans son corps. Il lui en était même particulièrement reconnaissant.

Mon oncle m'a dit que sa merde s'était mise à sentir la merde de tortue. Il en a donc acquis la profonde conviction que la tortue était toujours vivante et qu'elle continuait de grandir.

À partir de ce jour-là, mon oncle a étudié l'alimentation des tortues : citrouilles, carottes, foie, gésiers de poulet, bananes, pommes. Il repensait aux tortues qu'il avait vues ce jour-là

dans la neige, et il s'est rendu compte qu'il y en avait peut-être de plusieurs espèces. Il n'en était pas sûr. Mais il était certain d'avoir vu une tortue peinte, espèce indigène de la région. Parce que, sur la neige, la carapace d'une tortue peinte était vert foncé et noire, assez lisse pour refléter le clair de lune, et une rayure rouge longeait ses pattes.

Mon oncle disait que le nombre de tortues peintes à Ottawa était en déclin. Celle qui était tombée dans son corps était peut-être une tortue peinte, ou peut-être une autre espèce de tortue au bord de l'extinction. Mon oncle envisageait aussi la possibilité que ce soit une tortue mouchetée. Ou peut-être une tortue ponctuée.

Mon oncle a dit : « Toutes les tortues du monde sont des espèces menacées ! »

Mon oncle récitait en silence les noms des tortues. Il a même demandé à Google de lui prononcer leurs noms scientifiques latins. Il les a mémorisés. Il récitait en silence les noms latins de ces tortues, leurs noms anglais, leurs noms chinois, puis, avec dévotion, de façon si profondément orientale, il dédiait ces noms peut-être bientôt disparus à la tortue dans son estomac, ainsi qu'à la vaste communauté des tortues d'Amérique du Nord.

Mon oncle a aussi commencé à imaginer l'habitat de la tortue. En plus de manger de grandes quantités des aliments que mangent les tortues, il s'est peu à peu transformé en aquarium. Il mangeait de petits cailloux et des fibres de noix de coco, parce que ça pouvait servir de fond pour la tortue. Il mangeait des algues, parce que ça pouvait fournir de l'oxygène à la tortue. Il a mangé quelques petites plantes décoratives en pot, parce qu'on ne sait jamais, peut-être que la tortue avait des besoins esthétiques. (Je ne sais pas comment mon oncle a fait pour avaler les plantes décoratives en pot.) Mon oncle buvait d'énormes quantités d'eau : de l'eau froide, de l'eau tiède, en alternance, parce que les tortues sont des animaux à sang froid.

Mon oncle inspectait assidûment ses propres excréments, dans l'espoir d'y trouver la petite tortue. Mais dans les excréments, il y avait de petits cailloux, des fibres de noix de coco, des fibres de carotte, mais pas de petite tortue. Un jour, même les plantes décoratives en pot sont ressorties. Mais toujours pas de tortue.

Jour après jour, mon oncle passait de plus en plus de temps dans la salle de bain. Il était frustré et furieux. Il avait l'impression que la nature l'avait trahi, ou alors que les préférences d'une tortue étaient tout simplement trop difficiles à deviner. Puis il s'est mis à pleurer. Après ça, mon oncle a continué à manger de la nourriture pour les tortues, de manger l'environnement des tortues, et de boire de l'eau tiède et de l'eau froide comme une tortue. Chaque matin, mon oncle occupait la salle de bain, surveillant l'activité de son anus, fouillant dans sa propre merde.

Et nous, nous attendions dehors. Parfois, mon oncle croyait entendre la tortue, et il nous ordonnait à tous de nous taire. Il disait : « Taisez-vous ! »

Parce qu'il criait si fort, et parce que sa voix était étranglée de sanglots, nous nous taisions tous. Mais il n'y avait rien. Seulement le bruit des pets de ma grand-mère.

Prout.

Prout.

Prout.

Ma grand-mère disait qu'en vieillissant, on a le trou de cul qui se relâche. Mais même ça n'affecterait pas sa chance en amour. Ma grand-mère répétait sans cesse : « Mon âme sœur n'est pas encore arrivée. » Ce genre de remarque donnait au chef du village d'insupportables démangeaisons au cœur et le remplissait de jalousie.

Mon oncle a dit : « Vous avez entendu quelque chose ? Elle arrive peut-être ! » J'étais vraiment bonne à rien, parce qu'au fond de moi, je me disais que si quelque chose devait arriver, j'espérais que ce soit l'amour. Mon oncle a recommencé à hurler comme un fantôme. Il a dit : « Rien ! Rien ! Rien ! » J'en avais assez de cette vie, de toute cette épopée de la Terre mère ! J'ai demandé à mon oncle, s'il avait fini, de bien vouloir sortir maintenant, parce que ma merde était sur le point d'exploser et que je refusais de chier dans le corridor, juste devant ma grand-mère et le chef du village. Je m'étais retenue trop longtemps. Je me suis agenouillée, tremblante, sur le plancher, agrippée aux genoux de ma grand-mère. Ma grand-mère a dit : « As-tu du papier de toilette ? » Le chef du village a dit à ma grand-mère : « Vous êtes belle. » J'ai dit : « Mon oncle, s'il te plaît, peux-tu te dépêcher de sortir ? »

Alors un chagrin est monté de quelque part, tout au fond de moi, parce que je n'avais même jamais aimé personne ! Et maintenant moi, encore vierge, j'allais perdre le contrôle de mes intestins, si frêle et impuissante, devant toute ma famille. Si je ne suis qu'une grosse otaku qui ne veut rien d'autre que l'amour, eh bien, laissez-moi l'être ! J'ai obtenu un diplôme universitaire, mais j'avais choisi un programme inutile. Tous mes camarades de classe se sont retrouvés au chômage après leurs études. Une seule a fait de l'argent. Cette fille faisait de la webcam. Elle avait de petits seins. Je les avais vus. Dans nos cours d'éducation physique, j'avais vu à quel point elle était sèche et maigre. Mais elle m'avait dit que c'était facile pour les femmes de faire de l'argent, à condition d'avoir les mamelons roses ! Puis elle avait écarté son maillot de bain pour me les montrer, mais ses mamelons étaient incroyablement bruns ! Elle avait dit : « Rien ne presse. Laisse du temps aux mamelons ! » Plus tard, elle m'avait raconté que tous les gars, ceux de sa cohorte comme ceux des années supérieures, avaient des têtes de belette et des yeux de rat, et que tous, jusqu'au dernier, étaient impuissants. Alors c'est quoi, la vie, au fond ? De la webcam et la couleur des mamelons ! C'est tout ! Même un concombre m'excitait ! Fuck les concombres !

Mon oncle a tiré la chasse d'eau. Au même moment, je n'avais plus envie. Je me détestais. Mon oncle est sorti de la salle de bain l'air complètement vaincu, et j'ai eu envie de l'assassiner. Mais j'ai alors vu ma grand-mère et le chef du village, incapables de se détacher l'un de l'autre devant la porte de la salle de bain, et j'ai de nouveau ressenti la terrible solitude de vivre dans cette immense maison qui ne cessait de grandir en hauteur.

Ce n'est pas que je ne m'étais jamais demandé pourquoi une si grande maison n'avait qu'une seule salle de bain. Mais c'était ma grand-mère qui avait construit la maison, et elle ne prenait pas l'excrétion au sérieux. Puis mon oncle m'a pris la main et m'a demandé de monter avec lui au dixième étage pour voir son aquarium. Chaque fois qu'un étage s'ajoutait à la maison, il montait l'aquarium d'un étage. Il disait que lorsque la tortue sortirait enfin, il voulait que la première chose qu'elle voie soit le ciel.

La gorge nouée de larmes, mon oncle a dit : « Tu viens ? »

J'étais seule, gonflée de gaz après tant de jours sans avoir pu aller aux toilettes, peut-être même au bord d'une gastrite, alors j'ai dit : « D'accord. »

Nous avons gravi l'escalier abrupt en nous agrippant à des cordes, à des pièces de bois ou à des tiges de métal, en marchant sur des livres, des magazines, des casseroles, des bols et des bassines, nous frayant un chemin d'un étage à l'autre.